

Joseph Bialot

La nuit du souvenir



folio
policier

Joseph Bialot

La nuit
du souvenir

Gallimard

Joseph Bialot, né en 1923 et émigré à Belleville dès 1930, a été déporté à Auschwitz après avoir été arrêté à vingt et un ans. Auteur d'une trentaine de romans dont *C'est en hiver que les jours rallongent* et *La station Saint-Martin est fermée au public*, il s'est rapidement imposé comme un écrivain majeur chez qui l'humour et la tendresse permettent d'aborder par le roman policier ou l'autobiographie les aspects les plus durs de notre histoire commune et contemporaine. Son premier livre, *Le salon du prêt-à-saigner*, a obtenu le Grand Prix de littérature policière 1979.

La sérénité ne peut être atteinte que par un esprit désespéré. Et pour être désespéré, il faut avoir beaucoup aimé et aimer encore le monde.

BLAISE CENDRARS

CHAPITRE 1

À la demande du préfet, dans l'intérêt de l'enquête, les médias occultèrent l'enlèvement de Julien Perrain.

Pas un flash sur le fil des agences, pas une ligne dans la presse, pas un mot, dans le bla-bla quotidien des journalistes de radio et de télévision, ne fit allusion au kidnapping de l'enfant.

Lucien Perrain, lui, n'apprit le désastre qu'à Roissy, à son arrivée de New York.

Depuis toujours, il interdisait à ses proches de l'attendre à ses retours de voyage. Les effusions, sur les quais de gare ou dans les aéroports, ne figuraient pas parmi ses distractions préférées. D'un geste de la main, il marqua sa surprise lorsqu'il vit Lionel avancer vers la porte vitrée à la sortie de la douane.

Jamais son fils n'avait eu cet aspect-là. Tassé sur lui-même, les joues couleur de cendre, les traits creusés par la fatigue ou l'insomnie, les cheveux non coiffés, bouclés en désordre sur le front haut, tout indiquait une panique que Lucien ne connaissait

pas. Les yeux noirs du jeune homme, brillants, trop brillants, implorèrent et demandèrent de l'aide.

— Que se passe-t-il, Lionel ? Qu'est-ce que tu fais là ?

— Julien... On a enlevé Julien !

Le fond sonore de l'aéroport disparut. Les annonces des départs et des arrivées, les jingles, les murmures, les mille bruits créés par des êtres en attente se fondirent dans un silence total. Les deux hommes n'entendaient plus rien, ne voyaient plus rien. Seuls dans la foule, ils se regardaient sans parler.

Le bruit mou que fit le sac de voyage de Lucien, lâché sur le sol, resta longtemps dans la mémoire du jeune homme. Le blanc formé par le silence disparut et la bande-son revint d'un jet ; le maléfice se rompa par ce « flac » assourdi, par ce frottement du cuir contre le ciment du hall.

Perrain tenait sa cigarette pointée vers le ciel et regardait le fil de fumée rester immobile un instant avant de se tordre telle une danseuse sacrée sur un bas-relief khmer. De sa main libre, Lucien releva le col de son loden comme s'il avait froid soudain. Il ouvrit la bouche en « o », ses lèvres bougèrent mais il ne parla pas. Une grimace déforma ses joues et accentua encore le côté léonin de sa face. Le visage carré, au nez épaté, aux lèvres épaisses, paraissait encore plus large sous la masse de cheveux blancs marquée de flaques noires. Il avait la tête d'un lion coiffée d'une crinière couleur de paille de fer.

— Tu es sûr qu'il ne s'agit pas d'une fugue ?

La main de Lionel tendait un papier.

— Lis ! C'est une lettre des ravisseurs. Ils parlent de rançon sans exiger encore de somme précise. De plus, ils réclament un silence total. Tout contact avec la police nous est interdit sous peine de...

Il ne termina pas, se mordit les lèvres.

— Qu'as-tu fait ?

— J'ai averti la P.J. Que pouvais-je faire d'autre ? Je ne peux pas céder, c'est impossible. Cela reviendrait à me livrer, pieds et poings liés, à toutes leurs futures exigences. Seule la police est outillée pour se battre contre de pareils salauds.

Lucien souffla un jet de fumée grise. Il se redressa.

— Viens, rentrons ; tu as une voiture ?

Le second message arriva par la poste deux jours après le rapt. Une lettre brève, un frisson de glace sur les dernières illusions.

« Vous avez prévenu la police ! Tant pis pour vous. Si vous voulez revoir Julien vivant, renvoyez les flics. Prenez contact avec nous. Lucien Perrain passera une annonce dans *Le Figaro* pour donner son accord.

Rubrique : Immobilier — Vente — Banlieue. Texte : Pavillon à saisir. Prix élevé justifié.

Vous aurez de nos nouvelles. »

Lionel reposa l'ultimatum, une feuille de papier de qualité courante, du banal extra-strong, 64 grammes. Les caractères bâton intéresseraient sûrement les graphologues du Quai des Orfèvres, il n'en doutait

pas. Mais plus question de faire confiance au commissaire Brancion et à ses hommes. Qu'est-ce qu'il faisait, le policier de choc de la P.J. ? Rien. Mille fois rien. Du vent ! Alors que depuis quarante-huit heures, le fait crevait les yeux, son fils, Julien, n'était plus qu'un objet à échanger contre des liasses de billets. Dur à croire, dur à admettre. Le fait divers c'est toujours pour les autres, les inconnus, les membres actifs des continents perdus. Rapt, accidents, cataclysmes... Ça concerne qui ? Un homme noyé parmi des millions d'hommes, une femme immergée parmi des millions de femmes. Un ferry coule au large des Philippines, quinze cents morts. Quelle importance ? Un atome isolé dans le flot de nouvelles. Depuis quand une vie vaut-elle une vie ? Fait divers. Julien Perrain était à la une ! Avec toute sa famille. Même si la presse n'en parlait pas. Et cela se passait là, à Paris, et pas dans le Sud-Est asiatique à mille années-lumière.

Lionel s'activait dans un inutile va-et-vient entre la porte et la fenêtre du salon, entre le chaos et la folie qui pointaient leurs nez sales dans sa tête. Julien...

— Qu'est-ce qu'on fait ?

La question s'adressait aux deux hommes assis près de la table d'acajou, son père et son parrain, Étienne.

Étienne Malaval penchait en avant son buste étroit, comme s'il priait. C'était un homme de 1,80 m, au corps longiligne. Un visage aux pommettes hautes et larges sur un menton pointu lui donnait un air vaguement oriental. Une cicatrice garnissait la joue

droite juste sous la patte de cheveux taillée au cordeau. Des lunettes cerclées de fer, à la Schubert, accentuaient le brillant de l'œil bleu. Le nez, fin, possédait la courbure d'un bec d'oiseau. De ses dents, cadénassées sur un Montecristo filtrait un filet de fumée grise.

Dans la chambre voisine, enfermée dans une chemise chimique, Viviane, l'épouse de Lionel, dormait.

Malaval et Perrain se connaissaient depuis la guerre. Éjectés du camp de Royal-Lieu, à Compiègne, ils s'étaient retrouvés dans le même wagon de déportés. Lucien disait « qu'ils avaient vécu leur mort ensemble » jusqu'à l'évacuation des camps. En 45, le destin les avait réunis de nouveau à l'hôtel Lutétia, centre d'accueil des survivants. Et, depuis, ils vivaient côte à côte. Associés dans la même entreprise, ils cohabitaient chaque jour au siège de leur société. Étienne ? Il était de la famille.

Lucien cessa de masser le sommet de son front et, d'un mouvement très lent, rabattit des lunettes d'écaille sur son nez.

— Pas le choix. Il faut leur obéir. Si tu es d'accord, je prends les choses en main. D'ailleurs leur message me désigne nommément comme interlocuteur valable. Je passe l'annonce qu'ils demandent et on voit venir. J'espère que ma ligne n'est pas sur écoute, elle aussi.

— Ensuite ?

— La balle est dans leur camp. Rien ne dépend plus de nous.

— Et la police ?

— Nous la laissons branchée sur son circuit habi-

tuel, c'est-à-dire sur toi et ton appartement. Bien entendu, pas question de leur montrer cette lettre.

— Et si tu échoues ?

Lucien eut un hochement de tête muet. Sa main droite traça un geste fataliste dans la grisaille de fumée formée par les cigarettes grillées l'une derrière l'autre. Il répéta la même phrase.

— Pas le choix. Tu vois une autre solution ?

Il avait la soixantaine bien entamée et se mouvait avec la majesté épaisse des hommes à l'entrée de la vieillesse. Lionel enregistra le dos légèrement voûté de son père, les mains en appui pesant sur le bord de la table. Pas encore un vieil homme mais, chaque jour, il paraissait plus tassé par la lassitude créée par l'enlèvement.

Pour Lucien, la sensation intermittente de dégoût, qu'il traînait depuis la guerre, refaisait surface depuis quarante-huit heures. Il n'avait jamais réussi, comme tous les déportés, à dominer cette séquelle acquise, pour toujours, dans un camp nazi. Un signal d'alarme connu de lui seul, un phare rouge clignotant pour lui signifier son irrémédiable déséquilibre. Depuis plus de quarante ans, il repoussait cette nausée vivante, l'enfermait à double tour. Rien à faire. Un blanc dans sa tranquillité, un désordre dans sa vie, et l'horreur resurgissait du néant. Retour à Bonne Espérance... Il combattait sa peur par un fétichisme organisé sur la base de l'ordre. Pour employer une expression de Lionel, il fallait que « tout baigne ».

Il avait ainsi traversé l'après-guerre, vivant comme un homme « normal ». Marié, père de famille, veuf, G.M. au club Med, industriel prospère, il servait de

référence à ses confrères et néanmoins ennemis. Un vrai cliché de bourgeois modèle, pensait-il en riant. À la boutonnière gauche de sa veste croisée, un ruban rouge soulignait sa valeur sociale. « Mon label de qualité », disait-il, les jours d'ironie ; et Lucien, au fond de lui-même, ricanait en silence devant ses décorations. Il en possédait un plein étui où traînaient, matérialisés par des croix, des médailles, des rubans, ses mérites de résistant, de citoyen exemplaire. Lorsqu'il regardait ses breloques, en grimaçant, il se souvenait des hommes qu'il avait connus et de tout ce qu'un héros est capable de faire lorsqu'il a vraiment faim ou peur.

— Lionel ! Prends ta voiture et fonce. Il faut que tu attires les flics sur toi. À partir de maintenant, il ne faut même pas que Brancion se souvienne que j'existe. Tu serviras de leurre pendant que je prendrai contact avec les chiens qui tiennent Julien.

Un quart d'heure après le départ de Lionel, il quitta la maison. Perrain accentuait volontairement la lourdeur de sa marche, traînait la jambe gauche pour ralentir encore le mouvement.

Deux flics en civil, à l'affût dans une Peugeot, le regardèrent passer sans broncher.

— C'est le pépé, dit un des policiers. Un pauvre vieux à la dérive avec cet enlèvement.

Lucien s'arrêta au tabac du Trocadéro et acheta son troisième paquet de Gitanes de la journée.

Le pied gauche toujours à la traîne, il descendit l'escalier du métro. Personne ne le suivait. Pour plus de certitude, il longea sans hâte le long boyau vide qui mène au Palais de Chaillot, revint vers la station

de taxis, avenue d'Eylau, monta dans la première voiture.

— Place Saint-Augustin.

Le chauffeur lui débita un long discours sur le laxisme de la justice française, insulta un piéton, fit une queue-de-poisson au bus qui démarrait de la halte. Impassible, le passager tirait sur sa cigarette malgré la pancarte au texte imbécile : « Si vous pouvez vous abstenir de fumer... »

— Laissez-moi devant le Cercle militaire.

Lucien émergea du taxi. L'endroit était idéal pour débusquer un suiveur. Le trottoir vide s'étalait devant lui. Apparemment, personne ne s'occupait des activités de Lucien Perrain, ce jour-là. Il remonta le boulevard Haussmann, reprit le métro et refit surface près du *Figaro*.

— Je voudrais passer une annonce.

— De quel genre ?

— Immobilier.

Une main lui tendit un formulaire.

— Écrivez en majuscules. Une lettre par case.
Merci.

L'annonce parut le lendemain.

Depuis l'aube, il attendait. Allongé sur le divan, le téléphone à portée des doigts, il ressemblait à un totem sculpté dans un bois clair. Son visage blanc, couturé de rides chèrement payées, ressortait sur la pénombre de décembre.

Le ciel, aux reflets de flanelle grise, glissait entre les doubles rideaux ouverts et accentuait encore la pâleur de son visage fripé.

Julien... Son petit bonhomme. Non pas le fils de son fils ; il n'avait pas le fétichisme idiot des grands-parents et ne se considérait pas comme le nombril du monde parce que son fils continuait la lignée. La belle affaire ! Il en avait vu combien, de dynasties interrompues, de vies détruites à l'adolescence, d'hommes immortels qui n'avaient jamais dépassé leur vingtième anniversaire ? Si Julien n'avait été que son futur, il aurait ricané, une fois de plus. Non, c'était Julien, tout simplement. Un bambin farfelu de sept ans, une mine de malice, d'intelligence et de tendresse qui venait se lover contre lui. Ah, la chaleur de l'enfant... Ce baume posé contre son épaule et qui murmurait : « Je t'aime bien, Lucien, tu sais... »

Et moi donc, se dit-il.

À neuf heures, la sonnette de la porte le tira de sa rêverie : la femme de ménage. Il la salua, revint près du divan.

9 h 10. Sonnerie du téléphone. Il s'efforça de rester impassible.

— Allô !

— Air France ?

Une erreur. Il raccrocha l'appareil en serrant les dents. Les minutes coulaient, sans forme et sans couleur.

Sonnerie. Il sut que c'était « eux » avant même de les entendre.

Il y eut d'abord un silence des deux côtés du fil.

— Oui ?

— C'est pour votre annonce, le pavillon au prix élevé, justifié.

— Je vous écoute.

— Je cherche quelque chose d'assez grand. J'ai un enfant... Julien, c'est son prénom. Vous voyez ?

— Je vois.

— Trouvez-vous, à midi précise, devant le monument aux morts de la gare Saint-Lazare. Seul, bien entendu.

— Bien entendu.

L'autre avait déjà raccroché.

L'horloge de la gare mâchait lentement les minutes.

À 11 h 55, il grimpa les marches menant à la salle des Pas perdus.

La grande aiguille bougea. Lucien fit le tour du hall, s'arrêta devant un guichet, revint en arrière.

11 h 59.

Perrain rejoignit le point de rencontre, le lieu de rendez-vous préféré des dragueurs de la banlieue ouest, le monument aux morts de la gare Saint-Lazare. Peu de mouvements dans le hall. Mauvaise heure que midi pour les Roméo de Suresnes ou les Messaline de Courbevoie...

Il attendait.

Lucien s'efforçait de fixer le vide et tentait de

toutes ses forces de rester disponible. Surtout ne pas penser, ne pas se laisser envahir d'images, de mouvements de piétons, qui bloqueraient sa vigilance. Il lui fallait être prêt, vacant pour n'importe quel départ.

12 h 30.

Une femme s'approcha.

— Les grandes lignes, s'il vous plaît ?

Bouche cousue, il attendit la suite. La femme haussa les épaules et fit une remarque désobligeante sur le nombre de plus en plus élevé de malentendants ; de sourdingues, ajouta-t-elle en criant presque. C'est ainsi qu'on disait de mon temps, monsieur !

Elle repartit vers un homme de la S.N.C.F. porteur d'une casquette étoilée.

12 h 45. Rien.

À 13 heures, il abandonna, prit un taxi, revint chez lui.

À 14 h 30, le téléphone sonna.

— Lucien ? C'est pour l'annonce.

— Vous jouez à quoi ?

— On voulait voir si on pouvait vous faire confiance, si vous ne traîniez pas derrière vous une compagnie de CRS en civil.

— Vous pouvez me faire confiance...

— De toute façon, vous n'avez pas le choix. Il est gentil, Julien.

Lucien ferma le poing gauche, frappa dans le vide.

— Écoute, c'est simple.

Tiens, il me tutoie maintenant, se dit-il.

— Prépare cinq millions en coupures de 500,

vieux billets, bien entendu. Ça tiendra dans deux grands sacs de sport. À partir de maintenant, tu dois être prêt à partir à n'importe quel moment du jour ou de la nuit.

— Il me faut du temps, beaucoup de temps.

— Quatre jours, pas plus.

— Impossible. Je vais me faire repérer par la police. Il faut que je voie beaucoup de monde pour réunir une pareille somme.

— Dernier délai dans quatre jours. Je ne répéterai pas. Pense à Julien !

— Où ?

— Tu seras prévenu en temps utile. Salut !

Déclic.

— Allô ! Allô !

Le néant.

Il revint chez Lionel, l'informa.

— Vois les banques avec lesquelles nous travaillons. Donne-leur mes biens en caution. Mets toute la famille à contribution. Il me faut cette somme, en billets, dans quatre jours. Secret total, tant que faire se peut. En apparence, tout passera par toi. Tu focaliseras l'attention de Brancion et de ses sbires. Je viendrai chercher les fonds par petits paquets. Nous avons quatre-vingt-seize heures pour sauver le petit. Pas une heure de plus.

Dehors, la ville couleur de cendre l'enveloppa de nouveau. Les rues brillaient de leur parure de fête et la foule préparait à grands frais la rituelle grande bouffe de fin d'année.

La vague nauséuse, revenue, montait en lui par saccades, l'envahissait tout entier.

Le 31 décembre, l'argent de la rançon dormait enfin dans deux sacs de plastique noir.

Réservoir bourré jusqu'à la gueule, la R25 stationnait devant la porte.

Assis près du téléphone, Lucien attendait. Rien ne dépendait plus de lui. Il avait réuni les cinq millions en coupures de 500, signé maintes reconnaissances de dettes.

Les coudes repliés sur les genoux, il attendait les ordres. Comme ce jour de janvier 45, lorsque les SS avaient fait évacuer le camp. Les Russes arrivaient. La libération se pointait dans un roulement d'artillerie et il avait fallu, une fois de plus, une fois encore, obéir sans un geste, sans un murmure. Sur la couchette inférieure des trois châlits superposés, coudes aux genoux, il attendait, écoutant les canons chanter en chœur leur oratorio de feu.

Sans réfléchir, il se leva, fila dans la chambre, ouvrit l'armoire. Dans une boîte de chêne, le Lüger, en état de marche, dormait dans sa housse de chiff-

fons. Une prise de guerre... Il saisit l'arme, engagea un chargeur, la reposa.

Le téléphone... La sonnerie envahissait la pièce, l'appartement, l'immeuble. Comme le son du canon, dans la nuit, là-bas, qui s'engouffrait dans l'air, dans les oreilles, dans la peau.

L'arme et un chargeur de réserve quittèrent le tiroir, échouèrent dans la poche de sa veste.

Le téléphone...

— Oui ?

Il reconnut la voix.

— Prends la Nationale 20. Tu partiras à 10 heures.

— Mais c'est le réveillon ! Je vais mettre un temps fou pour sortir de Paris. La radio signale déjà des embouteillages monstres.

— Justement. Ainsi personne ne pourra te suivre. Écoute bien, je ne répéterai pas. Nationale 20, jusqu'à Étampes. Près de la gare, tu trouveras un café ouvert, Le Copacabana. À la caisse, une enveloppe t'attend, au nom de Lucien. Le bistrot n'est pas dans le coup. On lui a dit que c'était un rallye de copains pour la Saint-Sylvestre. Ouvre la lettre et suis les instructions. Ciao, Lucien, bonne année !

CHAPITRE 2

Toute la ferraille endormie d'habitude dans les garages de banlieue, toutes les voitures-ventouses de la capitale, tous les tacots, tous les bijoux de luxe conçus par Mercedes ou Ferrari, s'étaient dans les rues de Paris.

Lucien s'écarta du flot de tôle, vira vers les quais.

Saint-Michel, bloqué, hurlait de mille klaxons. Par saccades, dans une lente reptation, il avança de cent mètres. Les voitures gueulaient de toutes leurs sirènes et bougeaient par spasmes. Dans la Peugeot voisine, une bande de gamins agitait des crécelles par les glaces baissées. Le bruit enveloppait Lucien comme une seconde peau. Un bruit total qui le brisait, le limait en entier, membre par membre.

Il réussit une percée, s'engagea dans la rue Saint-Jacques. Un morceau de chaussée déserte filait vers Port-Royal. Il accéléra à fond dans un hurlement de pneus.

Boulevard Arago.

Feu rouge. Il massa lentement, de ses doigts

Joseph Bialot

La nuit du souvenir

Rescapé des camps de la mort à vingt ans, Lucien Perrain a reconstruit sa vie. Il possède une entreprise florissante et adore son petit-fils qui symbolise, pour lui, sa victoire sur la mort. Jusqu'au jour où le garçon est enlevé. Pas question pour Lucien Perrain de payer la rançon exigée par les ravisseurs. Il s'est juré, en sortant des camps, que plus personne n'aurait de pouvoir sur lui. L'attaque étant la meilleure des défenses, Lucien va montrer les dents. Il prend l'offensive, quitte à entreprendre un voyage au fond de la mémoire qui pourrait bien le mener, de nouveau, en enfer.

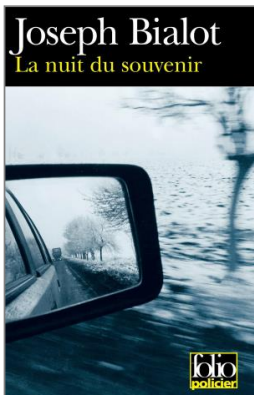
« Il y a un temps pour écrire et un temps pour se taire... »

Joseph Bialot

« C'est l'une des meilleures gâchettes du polar français. »

Le Figaro

Né en 1923, Joseph Bialot a été déporté à Auschwitz après avoir été arrêté à vingt et un ans. Auteur d'une trentaine de romans dont *C'est en hiver que les jours rallongent*, il s'est imposé dès son premier livre, *Le salon du prêt-à-saigner*, Grand Prix de littérature policière 1979.



La nuit du souvenir

Joseph Bialot

Couverture : D'après photo
© Marc Paygnard / Rapho.

Cette édition électronique du livre
La nuit du souvenir de Joseph Bialot
a été réalisée le 05 juin 2023
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070438242 - Numéro d'édition : 174567).

Code produit : U56733 – ISBN : 9782073024015

Numéro d'édition : 596145.